

PAUL-HENRI MICHEL

LE
POT-AUX-ROSES

ROMAN

nrf

NRF

GALLIMARD

LE POT-AUX-ROSES

DU MÊME AUTEUR :

On brûle les étapes (Roman). — Aux Editions de la Nouvelle Revue Critique.

TRADUCTIONS :

AUX EDITIONS DE LA N. R. F. :

ITALO SVEVO : *Zeno*.

EUGENIO D'ORS : *Ferdinand et Isabelle*.

PAUL-HENRI MICHEL

LE
POT-AUX-ROSES

ROMAN

nrf

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

6^e édition

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.

I

I

14 octobre 193...

— Oh ! pardon...

Chavériat entrait pour prendre un dossier. Il avait poussé brusquement la porte et, surpris de voir son patron qui d'habitude, à six heures, était encore à l'usine, il allait s'excuser quand soudain il fut frappé par l'attitude singulière de M. Fauvel, debout derrière sa table, la main droite levée à la hauteur de la tempe.

— Patron !

Excédé, théâtral, secrètement soulagé peut-être, Fauvel jeta son revolver sur le bureau.

— Eh bien quoi ? On n'a plus le droit de se suicider tranquillement ? Depuis quand entrez-vous chez moi sans vous annoncer ?

Chavériat ne songea même pas à relever le ton de ce reproche.

— Heureusement, je suis entré ! Monsieur Fauvel, ça n'est pas sérieux... Enfin qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a ? Vous me le demandez, vous ? C'est un peu fort. Le bateau coule et le second demande au capitaine ce qu'il y a. Mais Chavériat, mon ami, depuis quinze ans que vous travaillez avec moi... oui, dix-sept si vous y tenez, depuis dix-sept ans que vous avez ma confiance, que rien ne vous est caché, que vous connaissez mes affaires

mieux que moi, vous devriez le savoir ce qu'il y a. Il y a que nous sautons.

Chavériat haussa les épaules.

— Je dis : que-nous-sau-tons. Que nous ne pouvons plus faire face aux échéances, que nous ne trouvons plus de crédit, que j'en ai assez de la lutte et que j'abandonne. Vous entendez : j'en ai assez.

— J'entends, Monsieur Fauvel, je ne suis pas sourd.

— Eh bien entendez-le une fois de plus : j'en ai assez. Pour se tuer il ne faut qu'une demi-seconde de courage. Une demi-seconde pas commode à passer, d'accord, mais ça vaut tout de même mieux que dix années d'emmerdements. J'ai commencé avec rien — un petit million, la dot de ma femme — et vous savez où nous étions arrivés. Les *Etablissements Georges Fauvel*, hein ? Tout ça en fabriquant des peignes. J'étais devenu le roi des peignes. Nous avons brassé des cinquantaines de millions, et nous en sommes là. Quel malheur que je n'aie pas eu l'idée de fabriquer des mitrailleuses, ou des apéritifs ! Se tuer, se saouler, les hommes ne sont plus bons à autre chose. Résultat : maintenant j'ai cinquante ans et je me trouve à court de cent louis.

— Vous dramatisez, patron. Depuis quelque temps vous avez cette manie de vous croire ruiné. Vous disiez à l'instant que je connais vos affaires mieux que vous. Alors rapportez-vous en à moi et soyez moins pessimiste. Votre entreprise vaut encore dix millions ; vous me répondrez qu'elle a valu, qu'elle devrait valoir sept ou huit fois plus. Que voulez-vous, on ne peut pas toujours plafonner. Mais quand je dis dix millions, je dis dix millions net. On vous la prendrait avec son passif à ce prix-là.

— Qui *on* ? Le pape ? Pour cinq millions je vous la donne et je me retire à la campagne : je serais pauvre mais sans tracas, je mangerais des légumes.

— Si j'avais les cinq millions je n'hésiterais pas, seulement vous feriez un mauvais calcul. Réfléchissez. Pensez à ce que vous tenez dans vos mains, à vos usines en ban-

lieue et dans le Jura, à vos stocks, à votre clientèle aussi car elle vous reste et elle vous restera. Les gens se peigneront toujours quand même.

— Mais les intermédiaires ne paient pas et en attendant...

— Dame, il y a des tournants difficiles.

— Vous êtes modeste. Des tournants à se casser les reins. Je sais encore lire un bilan, mon bon Chavériat, et j'ai lu le dernier que nous avons publié. Notre actif ? Des millions, c'est entendu, mais quoi ? Des immobilisations, des terrains, des bâtiments, des installations, du matériel invendable par le temps qui court, des stocks qui s'écoulent au compte-goutte, des créances théoriquement exigibles mais qui ne rentrent pas, des créances éloignées, des créances douteuses. Et pour finir, en caisse et dans les banques ? Rien. Pas cent mille francs.

— Si, je crois, cent deux mille.

— Cent deux ! Vous avez le sens de l'humour. D'ici à un mois je n'aurai plus de quoi payer mes hommes et subvenir à l'entretien de ma maison. Ma femme dépense beaucoup. Michèle aussi. Elles ne se rendent pas compte de la situation réelle et d'ailleurs je fais tout pour la leur cacher.

Chavériat eut un geste évasif :

— Pourquoi les inquiéter ? Nous avons des ennuis de trésorerie mais l'affaire est bonne.

— Trésorerie, trésorerie... Tenez, vous me faites rigoler. Mais aujourd'hui il n'y a que cela qui existe, la trésorerie : l'argent liquide, l'argent frais, l'argent tout de suite. Sans argent on est foutu. Vous vous croyez plus jeune d'un siècle. Au temps de la monnaie stable, bien sûr on se débrouillait. On empruntait à long terme à des taux possibles. Il suffisait d'offrir des garanties, on vivait sur son crédit pendant des années. Tandis que maintenant celui qui prête un million se demande si dans deux ans on ne lui rendra pas un ticket de métro pour solde de tout compte. Trouvez des prêteurs dans ces conditions. Ah ! vous avez fait un beau coup en m'empêchant de me tuer. J'allais

peut-être y arriver et je vous fiche mon billet que c'est difficile.

Comme il marchait dans la pièce à grandes enjambées il heurta une corbeille en fils métalliques et, dans sa fureur, la projeta en l'air d'un coup de pied. La corbeille retomba sur le tapis quatre mètres plus loin au milieu d'un fouillis de papiers épars.

Irrité et honteux, Fauvel alla s'accouder à sa fenêtre qui dominait de haut le champ de course d'Auteuil et d'où parfois, seul chez lui le dimanche, il regardait les chevaux courir. La nuit tombait, le vent soufflait de l'ouest sur les bois humides et apportait jusqu'aux lisières de Paris une bonne odeur d'automne. Du Mont Valérien aux côteaux de Sèvres s'étendait un large horizon, honneur de cet appartement que Fauvel avait loué pour satisfaire un caprice de sa fille l'année même où l'immeuble avait été construit, sur l'emplacement des fortifications.

Quelques instants il demeura immobile puis il se retourna et aperçut son secrétaire accroupi, occupé à recueillir les papiers et à les remettre dans la corbeille.

— Ne vous donnez pas la peine, voyons mon cher !

— Aucune peine, patron... Tiens... » Chavériat qui venait de ramasser une enveloppe déchirée l'examinait avec attention. « Un joli timbre de l'Uruguay, je crois que mes garçons ne l'ont pas celui-là. Vous permettez ? » Il fourra l'enveloppe dans sa poche.

— Bien sûr. Quel âge ont-ils donc vos garçons ?

— Onze et quatorze.

— L'âge des collections de timbres.

— Oh ! on les collectionne à tout âge. Et justement à ce propos...

Fauvel l'interrompit :

— Vous, mon bon, je ne sais pas ce que vous collectionnez mais vous avez un instinct de fourmi pas ordinaire. Vous trouvez votre bonheur jusque dans les corbeilles à papiers. Vous rendriez des points au banquier Lafitte, vous savez, celui qui prospectait les épingles.

— Hélas, le truc ne vaut plus grand chose.

— Plaiguez-vous. Vous devez être à votre aise, avouez. Oh ! ne craignez rien ; je n'ai pas l'intention de vous taper.

— J'ai quelques économies mais s'il me fallait vivre de mes rentes, avec ma femme et mes enfants, nous n'irions pas loin. Voilà pourquoi je m'accroche à vous, patron, voilà pourquoi je tiens autant que vous aux *Etablissements Fauvel*. Si vous sautiez je serais en chômage le jour même, et pour longtemps. Où voulez-vous que je retrouve une place ? Je sais toutes vos affaires sur le bout du doigt mais je ne sais rien d'autre. Ailleurs que chez vous je ne serais qu'un apprenti et on n'embauche pas des apprentis de quarante-cinq ans. Vous voyez bien que parler de moi nous ramène à parler de vous...

— Dommage », murmura Fauvel, « je m'étais presque oublié.

— Je ne veux pas vous voir abattu comme cela... Vous permettez que j'aie fermé la fenêtre, il commence à faire froid... Bon. Et maintenant asseyons-nous et délibérons. Examinons la situation avec calme. D'abord, article premier, plus de suicide. Vous devriez me confier votre revolver ou au moins le mettre sous clef hors de portée de votre main. Article deux, nous avisons au moyen d'en sortir.

— Parfait, avisons » dit Fauvel avec un rire incrédule. « Je vous écoute, car pour moi je n'ai pas d'avis.

— Donc laissez-moi parler, je vous apporte du nouveau. J'ai un plan.

— Chavériat, je consens à vous accorder dix minutes mais pas davantage ; je suis horriblement fatigué. D'ailleurs je n'y crois pas à votre plan. Avant de commencer mettez-vous dans la tête que ce qu'il me faut c'est deux millions. Deux millions au minimum et d'ici à trois mois. Les moyens de me les procurer, je ne vous ai pas attendu pour les examiner ! aucun n'est bon. Il y en avait un, la Bourse. J'ai essayé, vous savez ce que ça m'a rapporté J'ai cru à la baisse des Pétroles de *** ; j'en ai vendu, ils ont monté, et depuis je suis coincé.

— Bah ! Une hausse factice. On fait la chasse aux vendeurs, les petits amis s'en mêlent, mais ils ne tiendront pas longtemps. Vous finirez par gagner.

— A condition de pouvoir attendre et de ne pas être ruiné par les reports. En tous cas, inutile de songer à tirer un centime de mon agent de change : je suis à découvert d'une jolie somme. Alors quoi ? Le jeu ? Quelques milliers de francs sur le tapis ou sur un cheval ? » (Il étendit la main vers la fenêtre, désignant ainsi, derrière les carreaux noirs, le champ de course plongé dans la nuit). « Vous ne daignez même pas répondre. Vous avez raison, c'est enfantin. Sans doute jugeriez-vous plus efficace de relancer nos débiteurs, de les menacer ?

— Jamais de la vie » gémit Chavériat d'un ton effrayé. « Des procès ruineux pour un résultat nul, négatif même. On perd tout, l'argent et le client. Tandis qu'avec un peu de patience...

— De la patience... Bon Dieu de nom de Dieu ! vous m'impatientez avec votre patience. Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire.

Fauvel s'était levé. Il se rassit lourdement.

— Emprunter ? Encore emprunter ? Mais je suis au bout de mon crédit. Qui me prêtera de l'argent ? Un philanthrope ? Je ne peux pourtant pas assassiner quelqu'un. Si j'étais célibataire, il me resterait la ressource du mariage riche, mais je suis marié depuis vingt-cinq ans et si je tuais ma femme les journaux en parleraient, vous ne croyez pas ?

— Patron, vous êtes nerveux ; vous ne pensez qu'à vous tuer, à tuer les autres. Eh bien mais j'aurais peur si je ne vous connaissais pas. Vous vous figurez avoir passé en revue toutes les manières d'obtenir de l'argent : emprunter, recouvrer des créances, gagner au jeu, tuer, voler etc. Pourtant votre liste n'est pas complète. Je vois même, entre beaucoup d'autres que vous oubliez, une méthode très simple. Ce qu'il y a de plus simple au monde : demander.

— Quoi ?

— Demander, oui. Demander qu'on vous fasse un cadeau.

Cette suggestion provoqua chez le « patron » un nouvel accès de colère :

— Ah ça, Chavériat, si vous vous foutez de moi, dites-le tout de suite, mais je vous préviens que le moment est mal choisi. Vous voudriez que j'aille m'asseoir avec une sébile à la porte de l'église d'Auteuil ou dans le couloir du métro : « deux petits millions ma bonne dame... »

— Ne vous fâchez pas. Tout à l'heure vous avez vous-même prononcé le mot de philanthrope. Or des philanthropes il en existe. Ils ne prêtent pas mais ils donnent.

Un rire de pitié secoua Fauvel.

— Je vous aurais jugé plus fin psychologue, mon ami. Un proverbe dit : on ne prête qu'aux riches ; mais ce proverbe à son envers, sa contre-partie sous entendue : on ne donne qu'aux pauvres. Les philanthropes bâtissent des hôpitaux, des piscines, ils subventionnent des soupes populaires, ils s'intéressent aux enfants, aux vieillards, aux indigents à je ne sais quoi, mais vous ne les verrez pas s'attendrir sur le sort d'un industriel en difficulté. On ne donne qu'aux pauvres », répéta Fauvel satisfait de sa formule.

Puis, ayant jeté un coup d'œil rapide et comme nostalgique sur la grosse porte renforcée de cuir qui ouvrait directement sur le salon, il ajouta :

— D'ailleurs on a tort. Les pauvres sont heureux comme ils sont, ils n'ont connu que la pauvreté, ils ne savent pas... Ce sont les riches qui ont besoin d'argent. Un individu qui aurait deux millions de trop ferait mieux de me les offrir que de les distribuer à cent-mille crève-la-faim qui de toute façon n'attraperaient que des miettes. Non ?

— Bien sûr, bien sûr. Et quant aux philanthropes, ce que j'en disais c'était simplement pour vous montrer qu'il y a d'autres recours que ceux que vous énumériez. Mais consentirez-vous à me laisser exposer mon idée ?

— Allons, parlez. Je ne vous interromps plus.

— Pour plus de sûreté, je vais droit au but : vous savez qui est Jean-Pierre Duruy ?

— Parbleu ! Nous sommes vaguement cousins. Ma grand' mère qui était née Duruy devait être la sœur de son arrière-grand-père. Le petit Jean-Pierre... Au fait il doit avoir dans les trente-cinq ans. La dernière fois que je l'ai vu il était haut comme ça. Nos relations sont plutôt espacées...

— Dommage.

— Pourquoi ? Vous le connaissez ?

— Très bien.

— Pas possible ; je le croyais en province.

— Je ne l'ai jamais vu mais on m'a renseigné sur son compte. J'ai fait procéder à une enquête.

Fauvel posa les coudes sur son bureau et considéra son homme de confiance avec étonnement.

— Une enquête ? Et pourquoi diable ?...

— Parce que je me sôucie de vos intérêts.

— Comprends pas. Alors il y a un certain temps que vous êtes là-dessus ?

— Environ six mois. Depuis avril ou mai.

— Et vous ne me teniez pas au courant ?

— J'attendais d'avoir des données précises. Je craignais de vous lancer sur une fausse piste.

— Soit. Mais enfin quel rapport entre mes affaires et Jean-Pierre Duruy ?

— M. Duruy est riche... Je vous en prie, patron, ne m'interrompez pas... Il tenait de ses parents une fortune modeste, sans plus ; mais un beau jour, au début de cette année, en dépouillant votre correspondance, j'ai aperçu un faire-part de la mort de Madame Quillet. Je m'intéresse beaucoup aux faire-part et je me permets de dire que vous ne les lisez pas avec l'attention qu'ils méritent. Un mot de condoléance — ou de félicitation — et le carton va à la corbeille. Cependant Madame Quillet c'était quelqu'un. Une notabilité parisienne, une fortune énorme. Bref j'ai remarqué que M. Jean-Pierre Duruy se trouvait le pre-

mier sur la liste des faisant-part. J'ai présumé qu'il héritait. Renseignements pris c'était exact : il héritait de tous les biens de la défunte. Le saviez-vous ?

— Je n'y ai jamais réfléchi. Madame Quillet était sa tante du côté maternel, donc sans aucune parenté avec nous et je ne vois pas que nous puissions revendiquer une part d'héritage.

— Il n'en est pas question. Mais quand une grande fortune existe et qu'elle se déplace dans un rayon assez proche pour qu'on ait la facilité de la suivre, de savoir exactement d'où elle provient et à qui elle échoit on a toujours intérêt à ouvrir l'œil. Suivant une formule où l'on a affecté de ne voir qu'une ânerie et que je trouve quant à moi admirable, il faut prendre l'argent là où il est. Mais d'abord il faut le savoir, où il est. L'erreur des politiciens consiste à ne pas s'en informer suffisamment ; ils se précipitent sur les « signes extérieurs » comme des moustiques sur un phrère d'auto. Passons. Je suis allé voir Maître Recocquillon, le notaire chez qui les fonds avaient été déposés. Je le connais personnellement. Je lui ai parlé comme par hasard de la mort de Madame Quillet et de son héritage, en glissant dans la conversation que vous étiez apparenté à la famille. Lié par le secret professionnel il ne m'a donné aucun détail sur le contenu du testament mais il n'a pas cru être indiscret en me confiant que M. Duruy devait venir à Paris en personne pour entrer en possession. Trois mois plus tard je rencontre de nouveau Recocquillon. Je remets le propos sur la succession Quillet et il me dit qu'il attend toujours la visite de M. Duruy. Voilà ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Je me suis demandé quel genre d'homme pouvait être cet héritier si peu pressé ; j'ai voulu en avoir le cœur net, j'ai envoyé sur place un excellent enquêteur et j'en ai reçu peu de temps après un rapport circonstancié que je vous résume : Jean-Pierre Duruy a quitté Paris il y a huit ans ; il était alors âgé de vingt-sept ans et sur le point de terminer ses études à la faculté des lettres. Brusquement il a tout abandonné pour se confiner en province.

Mon informateur ignore le motif de cette retraite. Déception sentimentale ? Crise religieuse ? Il lui aurait fallu se documenter sur la vie intime du personnage aux environs de 1929, ce qui, sans être absolument impossible, eût entraîné des frais que j'ai jugés excessifs. Tout ce que nous pouvons affirmer c'est qu'à Paris il passait pour normal tandis qu'on le considère aujourd'hui comme un demi-fou. Il est installé aux environs immédiats de Tarbes, dans une demeure solitaire, une sorte de petit château sans style mais cossu et entouré d'un parc négligé et fort humide. Le site, agréable l'été, doit être lugubre dans la mauvaise saison. Monsieur Duruy ne sort jamais de son domaine, vous entendez patron, jamais. Pas une seule fois on ne l'a aperçu en ville. Une vieille bonne s'occupe de son ménage et de son marché. A part elle, il ne voit personne. Il écrit et reçoit un courrier assez volumineux sans qu'on lui connaisse d'autres correspondants que des marchands ou des amateurs de timbres-poste. (C'est à lui que je pensais tout à l'heure en ramassant vos papiers). Oui, ce garçon qu'on a connu brillant, paraît-il, en est à collectionner des timbres dans une solitude absolue. Avec cela très généreux. Il a fait plusieurs donations à la commune de Tarbes et à celle de Bordères-sur-l'Échez, sur le territoire de laquelle est située sa propriété. Ces largesses, considérables eu égard à sa fortune — j'entends avant l'héritage —, ont encore avivé les curiosités. Des délégations de citoyens se sont constituées sous le prétexte de lui offrir leurs remerciements, en réalité avec l'espoir de le voir de près. Il n'a pas reçu les délégations. Comme vous pensez, les langues ne chôment pas. Les bruits les plus étranges circulent. On raconte qu'il a le visage dévoré par un loup et autres fariboles du même goût. Pures inventions. Physiquement il est aussi sain que vous et moi. Moralement, le trait qui le caractérise le mieux, à mon sens, mieux même que son besoin de solitude, est son indifférence à l'argent qui paraît totale. Son notaire n'y comprend plus rien. Il lui adresse lettres sur lettres, les mois s'écoulent, les millions de



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ROMANS - RÉCITS

Publiés en 1938

MARCEL ARLAND. Terre Natale..	21 »
AUDIBERTI. Abraxas..	21 »
MARCEL AYME. Gustalin ..	18 »
LEON BOPP. Liaisons du Monde, (roman d'un politique) ..	45 »
JACQUES BOULENGER. Adam ou Eve..	21 »
ROBERT BOURGET-PAILLERON. Conquête de la Bourgogne..	21 »
RAOUL BRICE. La Trahison de Vénus..	18 »
FELIX DE CHAZOURNES. Caroline ou le Départ pour les Iles (<i>Prix Fémina 1938</i>) ..	21 »
ALBERT COHEN. <i>Solal et les Solal II</i> , Mangeclous..	32 »
MARIE-ANNE COMNÈNE. Grazia ..	28 »
LÉON DAUDET, de l'Académie Goncourt. Fièvres de Camargue..	16,50
LÉO-PAUL DESROSIERS. Les Engagés du Grand Portage ..	18 »
ANDRÉ FRAIGNEAU. La Grâce humaine ..	18 »
CLARISSE FRANÇILLON. Le Plaisir de Dieu ..	25 »
PIERRE FREDÉRIX. Souvenirs du Tir aux Hommes ..	20 »
ROBERT FRANCIS. La Jeune Fille secrète..	18 »
O.-P. GILBERT. Pilotes de Ligne ..	24 »
PIERRE HAMP. <i>Œuvre définitive</i> . Le Lin..	24 »
MARCEL JOUHANDEAU (<i>Prix Lasserre 1938</i>). Chroniques Maritales Le Jardin de Cordoue ou <i>Endymion endormi</i>	22 »
—	
RENÉ LEFÈVRE. Les Musiciens du Ciel..	15 »
IGNACE LEGRAND. La Sortie du Port..	21 »
PIERRE DE LESCURE. La Tête au Vent..	22 »
GEORGES LIMBOUR. Les Vanilliers..	20 »
PIERRE LOISELET. Monsieur Dondaine aventurier..	16,50
GEORGES MAGNANE. Portonéro..	21 »
CHARLES MAUBAN. Le Pain des Larmes (<i>Edition limitée</i>) ..	21 »
GUY MAZELINE. Le Panier flottant..	18 »
JEAN MERRIEN. La Mort jeune..	21 »
HENRY DE MONFREID. Le Trésor du Pèlerin..	24 »
PAUL NIZAN. La Conspiration (<i>Prix Interallié 1938</i>)..	22 »
RAYMOND QUENEAU. Les Enfants du Limon..	32 »
FRANÇOIS DE ROUX. Brune ..	20 »
JEAN-PAUL SARTRE. La Nausée..	21 »
JACQUES SPITZ. <i>Les Romans Fantastiques</i> . La Guerre des Mouches L'Homme élastique..	18 »
—	
FRANÇOIS VERNET. Ce bon Temps..	20 »
JACQUES VIOLETTE. L'Œuf aux Mirages ..	18 »
PIERRE VIRÉ. Fortune de Mer. <i>Préface de Maurice Larrouy</i> ..	20 »

SIMENON

Ceux de la Soif ..	15 »
Chemin sans Issue ..	15 »
Les Rescapés du "Télémaque" ..	15 »
Les Trois Crimes de mes Amis..	15 »
Le Suspect ..	16,50
Les Sœurs Lacroix..	16,50
Touriste de Bananes..	16,50
Monsieur la Souris..	16,50
La Marie du Port..	16,50
L'Homme qui regardait passer les Trains ..	18 »
Le Cheval blanc ..	16,50

nrf